

Patrick Dancet

Dans les mailles du filet



*Du même auteur*

Le reflet dans le miroir – Editions BOOKELIS mai 2016

Demain est une autre vie – Editions BOOKELIS novembre 2016

Le secret de Carnabaou – Editions BOOKELIS mars 2018

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-5849-9

© Patrick Dancet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À celle que j'aime, car l'amour est,  
et reste toujours le plus fort.

# 1. Une nouvelle brutale.

- Madame Sarbert ?
- Oui... ? C'est moi !
- Gendarmerie nationale, Madame ! Brigadier-chef Nowak et brigadier Basson, madame, pouvons-nous entrer ?
- Mais... ? Que se passe-t-il ? Ai-je fait...
- Du tout, madame ! Nous sommes chargés d'une mission... Mission... délicate... Pouvons-nous ?

Corine Sarbert se tient devant sa porte. Elle était dans son jardin. Le jeans enfoncé dans des bottes terreuses, un tablier en caoutchouc ceint à la taille, elle rajuste ce satané bouton qui s'obstine toujours à s'ouvrir sur sa poitrine. Devant elle, deux gendarmes, le regard sombre, se tiennent impeccablement droits. Corine ne sait quoi faire ni quoi dire. Comme la plupart des gens, la vue d'un uniforme de gendarme ou de policier laisse toujours à penser que l'on a fait une bêtise, grillé un feu, pris la fuite après avoir renversé quelqu'un. Corine ne peut s'empêcher de passer en revue ses derniers jours à la recherche du moindre incident.

- Madame, s'il vous plait, pouvons-nous entrer ?

Corine fait un geste et s'efface pour laisser passer les deux militaires. Instinctivement, elle jette un coup d'œil dehors, dans la rue, des fois que des voisins surveillent.

Les gendarmes sont maintenant dans l'entrée. Corine les conduit au salon et les regarde, toujours interloquée.

- Vous êtes bien Corine Sarbert, née Liphon, le 7 janvier 1962 à Nantes ?
- Oui, mais allez-vous me dire à la fin ce que j'ai

fait ???

Le brigadier-chef Nowak feint de ne pas entendre la remarque de la femme.

- Vous êtes mariée à Jean Sarbert ?
- Oui !!!!!!!!!!! C'est Jean ? Jean a eu un accident ? Dites-moi !

Le brigadier Basson s'approche de Corine et l'invite à s'asseoir sur le divan. Il reste près d'elle, pendant que son chef poursuit.

- Votre père s'appelle bien Ernest Liphon, résident à Giens dans le Var ?

Cette fois, Corine ne sait plus : maintenant son père !

- Madame, veuillez nous pardonner, mais nous devons vous informer que votre père a eu un accident...
- Papa ?????? Mais quand....., où..... ? Il est blessé ? C'est grave ?

Visiblement, le pauvre militaire est embarrassé. Il laisse passer l'orage puis poursuit :

- Votre père a été retrouvé sur les rochers près du lieu-dit la Tour Fondue sur la presqu'île de Giens. Il semble, d'après les premières constatations, qu'il ait fait naufrage durant une tempête qui s'est abattue sur la région hier. Son corps a été retrouvé ce matin par des pêcheurs.
- Son corps ?! Vous voulez dire que....
- Nous vous présentons toutes nos condoléances, madame.

Le Brigadier-chef Nowak baisse la tête et se tait. Que pourrait-il dire de plus ? Parmi toutes les missions qui lui sont confiées, apprendre la mort d'un proche à une famille

est toujours de loin la plus difficile pour lui. Chaque fois, il a l'impression que c'est à lui que l'on vient apprendre le décès d'un de ses proches.

Corine reste maintenant sans voix. Son papa, mort, dans un naufrage ! Impossible. Lui, mourir ainsi ! Non, ils doivent se tromper.

- Êtes-vous sûrs que c'est bien mon père ? C'est un ancien capitaine de la marine marchande. Périr dans un naufrage...
- Hélas, madame, il s'agit bien du corps de votre père. Il a été identifié par ses papiers ainsi que par des habitants qui le connaissaient bien.

Corine est anéantie. Un instant, l'idée même que son père était un marin indestructible lui laissait croire qu'il s'agissait d'une erreur, mais cet espoir vient de s'envoler.

- Je sais combien est pénible cette nouvelle, madame, mais je suis chargé avec mon collègue de vous prier de prendre contact rapidement avec la brigade hyéroise. Il va être nécessaire que vous alliez identifier le corps de votre pauvre père rapidement, aussi.
- Oui... oui, bien sûr !
- Voici un document sur lequel sont inscrits les coordonnées et numéros de téléphone de la gendarmerie maritime en charge du doss..., en charge... de votre papa.

Corine prend le feuillet que lui tend l'homme et y jette un coup d'œil rapide.

- Avez-vous de la famille qui peut venir vous soutenir ? Votre mari rentre-t-il bientôt ?
- Non..... Non ! Mon mari est quelque part dans la

forêt tropicale indienne et je n'ai pas de famille. Mon père est...

Corine ne finit pas sa phrase, car elle réalise qu'elle est maintenant toute seule. Même à 47 ans, cela lui paraît invraisemblable. Le visage blanc, elle se lève et, avec des gestes mécaniques, elle fait signe aux gendarmes qu'elle les raccompagne.

- Vous voulez que nous appelions une voisine, une amie ?
- Non, ce n'est pas la peine. Je vous remercie monsieur, mais j'ai besoin de rester seule maintenant.
- Oui, je comprends. Voici, également, notre numéro de standard. Si vous avez besoin de parler à quelqu'un, n'hésitez pas. Nous disposons d'une cellule d'écoute psychologique...
- Merci, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire. Je vous rassure. Je suis une grande fille.

Corine esquisse un pâle sourire que lui rend le chef Nowak. Il lui tend la main. Son adjoint la salue et les deux gendarmes sortent enfin.

Corine ferme la porte. Le silence qui l'entoure rend cet instant irréel. La tête vide, Corine traverse la maison et sort sur sa terrasse. Elle était en train de repoter des pétunias avant d'être dérangée... Ils ne peuvent pas attendre sur la table du jardin comme cela sans soin. Des larmes coulent lentement sur ses joues. Comme une automate, elle repote, arrose, dispose les pots sur sa terrasse et range son matériel. Elle ne pense pas, ou plutôt, les pensées la traversent à une telle vitesse qu'elle n'a pas le temps d'en fixer une seule. Toute sa vie semble défiler dans sa tête. Elle se revoit petite

dans les bras de son père, et plus tard, le jour de son arrivée à Giens, sur son île. Elle revoit les jeux dans les vagues qu'elle trouvait toujours jolies et bienveillantes. Elle revoit aussi son départ, aux bras de Jean, en voyage de noces quand elle a dit adieu à son enfance et qu'elle a suivi sa deuxième vie : celle où elle repote des pétunias !

Le matériel rangé, Corine retire ses bottes et ses gants. Elle doit maintenant faire deux choses importantes : téléphoner à son mari et avertir son patron.

- Vous êtes bien sur le répondeur de Jean Sarbert. Je suis sans doute dans une zone qui ne capte pas. Alors, laissez-moi un message et d'ici deux à trois semaines, je vous rappellerai sans doute !
- Ton message est encore plus bête que le précédent, mon chéri. C'est Corine ! Je viens d'apprendre le..... — Sa gorge se noue au moment de prononcer ces mots, comme si les dire rendaient la chose inéluctable. Et pourtant, aucun retour en arrière n'est possible — .... décès de mon papa. Je descends le rejoindre. Appelle-moi au plus vite... Je t'aime, tu me manques.

Corine appuie sur la touche d'arrêt et reste avec le téléphone dans la main. Voilà déjà un mois qu'il est parti. Foutu métier que le sien : surveiller la cueillette de thé et choisir les meilleures récoltes pour que les fines bouches européennes puissent se délecter de leur boisson favorite ! Résultat, absent 6 mois de l'année...

- J'ai HORREUR du thé !!!!!

Corine compose le deuxième numéro : celui de son patron. Bien qu'il soit 18 h en ce dimanche d'avril, Marie-Ange et Fabrice doivent être chez eux.

- Allo, Marie-Ange ? C'est Corine !

Corine a le sentiment que ce qu'elle est en train de dire, elle va passer son temps à le répéter dans les jours à venir : son père, décédé – non, il n'était pas malade – oui, c'est soudain – elle vient de l'apprendre – elle descend le rejoindre – non, elle ne sait pas quand elle va rentrer – oui, c'est gentil — merci !

Et voilà, maintenant que faire ? Il est tard ! Doit-elle prendre le train ce soir ou attendre demain ? Comme elle aimerait que Jean soit là, avec elle. Elle pourrait poser sa tête sur son épaule et pleurer doucement. Son papa, le grand Ernest Liphon est mort ! Comme ce mot semble vide et creux. Elle n'arrive toujours pas à y croire. Peut-être est-ce un cauchemar ! Peut-être qu'elle va se réveiller et qu'elle aura simplement rêvé tout cela ! Peut-être... ! Comment peut-on faire des rêves aussi stupides ? Pourquoi ?

Corine erre dans la maison. Le jour décline lentement. Bien que les jours rallongent, l'obscurité et le silence l'enveloppent doucement. Elle décide d'aller prendre une douche : oui ! Voilà ! Une douche ! C'est la seule chose à faire dans ces cas-là !

L'eau chaude qui coule sur elle lui procure un bien-être quasi immédiat. Elle laisse longtemps la cataracte d'eau bien chaude s'écouler sur elle, l'enlacer. C'est comme un amant qui s'empare d'elle et la recouvre de la chaleur de son corps. La douche est toujours l'endroit où elle se réfugie quand elle a besoin de réfléchir, de faire le point ou de prendre une décision. Depuis toute petite, elle a toujours réagi ainsi. L'eau est son ange protecteur. Toujours là dans les coups durs comme maintenant. Pourtant l'eau n'est pas toujours bienfaitrice puisque son père, bien qu'excellent nageur et marin accompli, a péri entre ses bras.

Corine sort de la salle de bain, une serviette nouée sur la tête et emmitouflée dans son peignoir. Sans y avoir vraiment pensé, elle vient de prendre sa décision. Elle se rend dans le bureau et réveille son ordinateur. Objectif : trouver un train au plus vite pour descendre sur la côte. Après une recherche rapide, elle a un train Corail à 22 h 25 partant de Paris Austerlitz qui arrive à Toulon demain matin à 6 h 34 puis un TER qui arrive à Hyères à 7 h 32. C'est parfait et c'est le seul ! Elle a juste le temps de préparer un bagage pour plusieurs jours.

C'est, en fait, une valise et un grand sac qui s'alignent dans le couloir de l'entrée. Que dirait Ernest ? Lui dont le leitmotiv était de toujours se tenir prêt à embarquer rapidement.

- « En cas de coup de tabac, il faut toujours être prêt à réagir au plus vite. Il ne faut donc pas s'embarrasser de trop de choses inutiles et encombrantes qui pourraient te gêner, voire te mettre en danger. »
- C'est amusant, Papa ! Même aujourd'hui, je ne suis pas ton conseil ! Tu me dirais que je n'ai jamais vraiment suivi tes conseils, que je n'en ai toujours fait qu'à ma tête. Au fond, j'ai toujours été comme toi : suivre uniquement le chemin que l'on décide pour soi. Tracer sa route ! Avais-tu tracé la tienne l'autre soir ? Pourquoi as-tu pris la mer dans la tempête ? Pourquoi es-tu mort en mer ?

Corine, bien qu'elle n'ait pas très faim, prend un yaourt et quelques biscuits. Elle s'installe devant la télé sans la regarder. Sa présence, plutôt le bruit qui sort des haut-parleurs comble le silence et l'absence. Elle a opté pour un jeans et un chandail avec un blouson par-dessus qui devraient lui

permettre de voyager confortablement. Et puis, « en bas », normalement, il commence à faire beau !

Le taxi est là. Elle ferme la maison. Jean n'a pas appelé. Malgré l'heure, il y a encore beaucoup de circulation, mais le chauffeur de taxi sait par où passer pour être à l'heure dès que Corine lui indique l'horaire de son train. Elle a pris son billet par Internet : miracle de la technique moderne. Elle passe à une borne et imprime son billet. Elle est même en avance. Elle s'offre un café, achète une revue et s'installe dans son compartiment.

Sur le quai, les voyageurs de la nuit arrivent seuls ou accompagnés. Les premiers montent dans le train sans un regard derrière. Ils laissent la vie du week-end pour attaquer, ailleurs, la semaine qui s'annonce, là-bas dans le lointain du cadran de l'horloge. Les seconds s'attardent davantage. Les amants s'embrassent encore et encore, et attendent le tout dernier instant, l'ultime seconde pour se séparer. Corine, le front appuyé contre la vitre froide, les regarde. Devant elle, c'est la fille qui s'en va. Son compagnon la serre fort et essuie son visage baigné de larmes. Il lui sourit tristement et essaie de faire bonne figure tout de même. Elle, elle lui parle à l'oreille, elle le rassure ou lui dit qu'elle l'aime et qu'elle va revenir, bientôt, dans quelques jours. La semaine ne sera pas trop longue et il n'aura pas le temps de s'apercevoir qu'elle est partie. Plus loin, c'est l'inverse : l'homme tient sa valise dans la main. Il raconte une dernière blague à son épouse qui tient son alliance entre ses doigts et joue avec nerveusement. Elle rit, enfin elle essaie, mais le cœur n'y est pas. Un coup de sifflet ! On entend des portières qui claquent. Tous cherchent une place. Ils logent leur bagage au-dessus de leur tête, jettent un dernier regard à l'être qu'ils laissent sur le quai. Des baisers sont encore échangés, des

mains s'agitent. Le train s'ébranle, prend peu à peu de la vitesse. Le quai a disparu ! La fille prend son portable et compose un message : un dernier bisou sans doute, celui qu'elle n'a pas eu le temps de faire. L'homme, lui, ne plaisante plus. Maintenant, il a le regard sombre et ses yeux brillent.

Corine laisse son regard errer et suit les lumières qui défilent de plus en plus vite, au fur et à mesure que le train prend de la vitesse. Elle se désintéresse des autres voyageurs. Chacun se réfugie dans le silence ouaté des rames qui glissent sur le chemin de fer. Elle ferme les yeux. Elle aussi a connu de nombreux départs. Elle a toujours été celle qui reste sur le quai : train ou bateau, peu importe au fond, c'est toujours le même départ et la même solitude pour celui qui reste. D'abord, petite et adolescente, c'était son père qu'elle accompagnait. Puis elle rentrait avec sa mère. Les larmes, c'étaient celles de sa maman qui n'a jamais pu accepter les embarquements de son mari. Mais un marin est fait pour prendre la mer et son père n'aurait pu vivre à terre très longtemps. Puis il a fallu qu'elle épouse un explorateur des temps modernes, des temps où l'argent et le profit règnent en Maîtres sur cette pauvre planète. Son explorateur de mari parcourt la terre à la recherche des parfums les plus rares pour désaltérer quelques vieilles rombières. La route du thé !!! Thé au goût amer, le plus souvent pour elle !

Corine sort sa revue, allume son plafonnier et se plonge dans la lecture. C'est une revue d'architecture. C'est sa branche, là où elle excelle d'après ses clients et son patron. Elle se plonge un moment dans un article consacré aux bibliothèques : une mise au point sur la construction et l'équipement des bibliothèques des villes et des universités pour intégrer les nouvelles technologies. Mais elle n'arrive pas à entrer complètement dans le sujet. Sans arrêt, elle est attirée

par les bruits dans le wagon ou par les lumières du dehors qui défilent en longues trainées lumineuses qui apparaissent et disparaissent en une fraction de seconde. Ce ruban de lumière multicolore est doté de sa vie propre. Corine suit sa course folle vers le néant qui poindra inexorablement au matin, quand toutes les lumières vaincues par le soleil et le jour naissant disparaîtront aussi facilement que les êtres peuvent disparaître. Leur agitation nocturne fera place à une autre agitation plus féroce et plus intense encore qu'on appelle « la vie ». Mais au fond, chaque atome présent sur cette bonne vieille planète est voué à la même échéance : vivre vite et mourir. Être et ne plus être l'instant d'après. Le voyage au bout de la nuit n'est-il pas autre chose que l'espoir insensé de replonger dans une nuit plus intense un peu plus loin ?

Le grincement sinistre des freins qui enserrant les roues de métal, pour ralentir et freiner le long serpent de fer dans sa course folle, réveille Corine. Il fait toujours nuit, mais les lumières, maintenant, sont immobiles. Elles semblent reprendre leur souffle, un instant de répit. Certaines semblent clignoter et lui faire un signe, un signe amical. D'autres, intenses et brillantes, la défient du regard et essaient de lui imposer leur loi : celle qui dit qu'il faut briller pour exister. La revue est tombée sur le plancher, sous ses pieds.

Sur le siège, dans la travée d'en face, l'homme qui au départ faisait rire sa femme est installé devant un ordinateur portable. Il pianote sur les touches du clavier à une vitesse incroyable. Corine l'observe, effarée comme chaque fois que les doigts puissent suivre avec autant de rapidité la pensée. Elle n'aime pas les ordinateurs pour cette raison d'ailleurs : toujours courir ! Que ce soit sur un clavier ou dans la vie. Elle a toujours préféré de loin la vie calme, tranquille. Peut-être que tout a commencé avec l'île, le jour où

son père, de retour d'un tour du monde, un de plus et pas le dernier, a annoncé fièrement qu'il était propriétaire d'un phare sur une île dans le midi et que toute la famille irait passer les vacances d'été sur l'île. Corine se souvient, comme si c'était hier, de l'effarement de ses deux femmes : sa femme et sa fille. Mais comme souvent avec lui, il ne fallait pas s'étonner, car tout était étonnant !

- ... pourquoi souriez-vous ?

Corine prend conscience qu'on vient de lui parler. Elle sort de sa torpeur. C'est l'homme, à côté d'elle, qui lui sourit aussi en la fixant du regard. Il a suspendu ses doigts au-dessus de son clavier et semble attendre quelque chose.

- Pardon ! Vous me parliez ?

L'homme hoche la tête.

- Oui ! Effectivement. Je vous demandais pourquoi vous me fixiez du regard en souriant.
- Je vous.... fixais ? Oh ! Veuillez me pardonner. J'admirais votre manière de frapper sur les touches de votre ordinateur.
- Et cela vous fait sourire ! Dois-je penser que je tape si mal ?
- Oh ! Pas du tout ! J'étais admirative. Je suis incapable d'en faire autant.
- Et cela vous fait sourire, alors !
- Oui ! ... enfin, non ! Je... enfin, comment dire.... Vous allez sans doute trouver que je suis compliquée, mais cela me faisait penser à mon enfance et à mon île.
- Ma façon de taper sur le clavier vous fait penser à une île ! En effet, voilà qui est cocasse.

Corine rougit jusqu'aux oreilles. Elle sent une chaleur monter à ses joues. Heureusement, se dit-elle, qu'il fait sombre dans ce wagon. Il est temps d'utiliser le plan B. Elle se met à rire et fait mine de chercher sa revue.

- Mais où ai-je bien pu la mettre ?
- De quoi parlez-vous ? Vous avez perdu votre île ?

Cette fois, ils rient tous les deux.

- Non, je cherche ma revue.
- Sous votre siège !
- Oh, merci !

Corine se penche, ramasse le magazine et fait semblant de se concentrer sur un article. Elle sent le regard de l'homme qui s'attarde encore sur elle. Elle préfère ne pas chercher à imaginer ce qu'il peut voir. Bientôt, elle entend de nouveau le cliquetis des touches frappées.

Nouvel arrêt, plus brutal ! Corine s'est de nouveau endormie. Un coup d'œil au-dehors lui indique que le jour commence à se lever. Elle a mal au dos et elle a envie de faire pipi. Bien que peu de gens, aujourd'hui, respectent cette consigne, elle se retient et attend que le train soit de nouveau en marche pour se diriger vers les toilettes. L'homme n'est plus là. Sa place est vide.

Où peut-on bien être ? Le train semble arrêté nulle part en rase campagne. Le silence est profond. En jetant un coup d'œil à sa montre et d'après l'horaire prévu, elle calcule qu'elle devrait être à Hyères dans 2 heures environ.

Hyères ! Hyères les palmiers ! Ville magique de son enfance et de son adolescence. Magique et inconnue, car, quand elle y venait, elle ne faisait que passer. L'objectif était toujours le même : son île ! Hyères n'était que le passage obligé vers le paradis.

Le train redémarre enfin. Il était temps. Elle traverse le couloir central. Peu de voyageurs dans ce wagon. Un lundi matin, en plein mois d'avril, alors que les vacances scolaires sont déjà finies. Qui peut bien vouloir « descendre » comme on dit à Hyères ? Descendre, remonter ! Voilà des mots aussi qui ont fait partie pendant très longtemps de son vocabulaire :

« Demain, nous descendons et tu n'as pas encore préparé tes affaires ! – Corine, nous devons remonter plus tôt, car ton père doit embarquer ». Combien de fois ces mots ont sonné à ses oreilles !

En revenant à sa place, elle réalise soudain que le train longe la côte. La mer ! Paysage magique et merveilleux. La mer, enfin. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas vu la mer ? Depuis combien de temps n'est-elle pas revenue chez elle ? Trop, bien trop longtemps. Depuis... !

Une vague d'émotion la submerge soudain. Cela fera 7 ans dans deux mois. Des reflets étincellent sur la surface liquide. La mer lui fait un signe, un signe de reconnaissance. L'enfant « perdue » est de retour !

## 2. Antoine, chauffeur psychologue.

- Hyères les palmiers, terminus, tous les voyageurs sont priés de descendre. Veillez à ne rien oublier dans les wagons.

Voilà, je suis arrivée ! Enfin presque.

Corine sort de la gare et se met en quête d'un taxi. Heureusement la station n'est pas loin et peu de voyageurs sollicitent les trois taxis garés. Corine s'approche du premier de la file.

- Bonjour, pouvez-vous me conduire au centre hospitalier Treffot ?
- Oui, bien sûr ma p'tite dame. Déposez vos bagages dans le coffre arrière et montez !

Le chauffeur de taxi ouvre le coffre depuis sa place grâce à une manette située sur le côté de son siège. La voyageuse dépose elle-même ses sacs et s'assoit à l'arrière.

- Quelqu'un de votre famille qui est hospitalisé ?

Sans avoir aucune intention de répondre, Corine ajoute :

- Seriez-vous intéressé par une course assez longue ?
- Euh ! Cela dépend de ce que vous entendez par là !
- Après l'hôpital, j'aurais besoin d'aller à la gendarmerie, route de Toulon et enfin à la Tour Fondue ! Cela vous intéresse ?
- Ben, ma p'tite dame, vous en avez des choses à faire si tôt le matin ! Et pas des endroits forcément agréables ! Ça marche pour moi ! On commence par l'hôpital alors ! C'est parti ! Vous avez de la famille à Giens ?
- J'avais !

- Ah ! Vous ne venez sans doute pas pour les vacances ?
- Non ! Pouvons-nous y aller, s'il vous plaît ? J'ai voyagé toute la nuit et je suis fatiguée.

Corine n'a pas envie de parler. Elle ferme les yeux et appuie sa tête contre la vitre de sa portière. Le chauffeur jette un coup d'œil dans son rétroviseur, et, frustré de ne pouvoir engager la conversation, enclenche la première et démarre. Corine est surprise quand le chauffeur lui annonce qu'elle est arrivée. Le trajet lui a paru court.

- Déjà ?!
- Ben oui, déjà ! Vous croyiez qu'il faut combien de temps ? Vous, vous devez venir au moins de la capitale pour dire ce genre de choses.
- Oui, c'est vrai ! À Paris, tous les trajets sont toujours longs. Vous pouvez m'attendre alors ?
- Bien sûr. Je me gare et je vous attends ici.
- Je vous paie la course et je vous donne une avance sur la suite.

Corine fouille dans son sac, à la recherche de son portefeuille...

- Oups ! Non, ma p'tite dame. Vous me réglerez tout à la fin. J'ai confiance ! Allez-y !

Corine sourit à son gentil chauffeur. Le taxi est garé sur un parking en forme de fer à cheval. Corine note ce détail inconsciemment. L'hôpital n'est pas immense, mais elle doit rebrousser plusieurs fois son chemin avant de trouver la bonne entrée. Malgré son sens de l'observation aigu, elle a toujours du mal à se diriger quand elle est stressée.

Elle se rend à l'accueil. Une réceptionniste souriante lui indique le chemin à suivre pour se rendre à la morgue. Ce mot la fait frissonner. Elle doit ressortir de l'hôpital et contourner le bâtiment pour accéder par l'arrière. Les concepteurs ont, évidemment, placé ce lieu un peu à l'écart. Elle aurait sans doute fait de même si elle avait dû travailler sur les plans du complexe.

L'entrée est sobre. Un comptoir. Derrière, une jeune femme pianote sur son clavier.

- Bonjour Madame ! Je suis la fille d'Ernest Liphon, qui doit être ici !

La jeune femme recherche sur son écran et, en lui montrant du doigt un siège, la prie de patienter. Au bout de quelques minutes, un homme en blouse blanche, le cheveu grisonnant vient à sa rencontre. Il a dû se façonner une tête pour la circonstance, car rien en lui n'exprime la joie de vivre ou le soleil, pourtant radieux, qui brille dehors. Il est aussi froid que les frigos qui constituent la majeure partie de cet espace de l'hôpital.

- Madame Liphan ?
- Non, Sarbert ! Corine Sarbert ! Je suis sa fille.
- Je vois.

L'homme griffonne un instant sur une feuille fixée sur une planche de métal.

- Vous savez que vous devez reconnaître le corps en présence d'un officier assermenté.
- Ah, non ! La gendarmerie m'a prévenue hier soir. J'ai pris le train immédiatement, mais je ne savais pas cela.
- Évidemment ! C'est toujours pareil, c'est à nous de faire leur boulot. N'empêche qu'il va falloir revenir

pour l'identification.

- Mais, je peux au moins le voir en attendant !
- C'est-à-dire que....
- Excusez-moi, monsieur ! Je viens de faire 800 km dans un train. J'ai mal dormi. J'ai appris hier soir que mon père était mort et qu'il était ici. Identification ou pas, je désire le voir maintenant.
- Je comprends tout à fait, mais ce n'est pas la procédure...

Corine sent qu'elle va perdre patience.

- Je me fous de votre procédure ! Je désire voir mon père ! Je pense que ce ne doit pas être très compliqué à faire, avec ou sans officier assermenté.
- Mais...
- Il n'y a pas de « mais » qui tienne ! Préférez-vous que j'aille dans le hall de l'hôpital faire un scandale ?
- Madame, je vous prie d'avoir un peu de décence. Vous oubliez où vous vous trouvez.
- Justement non ! je suis ici pour voir mon père, mort, qui est chez vous. Je n'oublie rien, mais il me semble que c'est vous qui oubliez ce que veulent dire les mots « compassion et chaleur humaine » ! Vous êtes aussi froid que vos frigos.
- Madame ! Je ne vous permets pas.
- Vous n'avez rien à me permettre ou m'interdire, en dehors de m'indiquer l'endroit où repose mon père, maintenant !!!

L'homme, le visage enfin coloré par la colère sourde qui monte en lui, la dévisage. Corine soutient ce regard avec une

calme colère apparente qu'elle contient pourtant avec difficulté. Elle s'apprête à faire demi-tour pour mettre à exécution son plan quand l'homme cède.

- Suivez-moi !

Il ouvre une porte qu'il ne prend pas la peine de retenir pour Corine. Elle le suit dans un couloir aussi gai et blanc que l'homme de la morgue. Il est parfaitement assorti au couloir. Ils débouchent dans une grande salle où s'alignent des portes carrées en inox étincelant. L'homme se fixe devant l'une des portes.

- Je vous laisse 10 minutes, pas plus. Ensuite, je vous demanderai de partir et de ne revenir qu'en compagnie d'un officier...

- ... assermenté ! J'ai compris !

La porte s'ouvre et l'homme tire vers lui un chariot. Le corps de son père recouvert d'un drap blanc apparaît. L'homme dégage la tête et se recule de quelques pas.

Corine reconnaît immédiatement son papa. Le teint blanc, cireux, a déjà transformé son père. La mort a déjà fait son office macabre en le parant des stigmates mortuaires. Corine, après toute la tension nerveuse des heures écoulées depuis l'annonce par les gendarmes et la passe d'armes qu'elle vient de subir, s'effondre en larmes. Elle passe sa main sur les cheveux blancs de son père. Elle se penche, les yeux noyés de larmes sur le visage du premier homme de sa vie. Ses doigts effleurent sa joue froide et raide.

- Papa...

Les idées se brouillent. Sa pensée part en lambeaux. Corine est comme tétanisée. Elle reste comme cela, immobile, et pleure en silence. Elle a oublié jusqu'à la présence de l'affreux en blanc toujours derrière elle. Mais, le charognard,

lui, ne l'oublie pas et c'est précisément au bout de 10 minutes qu'il se rapproche et lui tape sur l'épaule.

- Le temps est écoulé.

Corine se retourne.

- On comprend pourquoi votre place ne pourrait être ailleurs qu'ici. Vous êtes plus mort que les gens allongés là.
- Madame, je ne vous permets pas.
- Je m'en moque totalement. Je n'espère qu'une chose : c'est que le jour où vous serez ici à sa place, on montrera, à vos proches qui viendront vous voir, plus d'humanité que vous en avez vous-même. Vous êtes déjà mort, monsieur ! Je ne vous salue pas et inutile de me raccompagner. Je préfère les vivants pour compagnie.

Le plantant là, elle tourne les talons avec un dernier regard pour son papa et sort. Elle doit se contrôler pour ne pas courir. Le soleil qui l'accueille à sa sortie lui rend les forces qu'elle a laissées dedans. Elle respire à pleins poumons. En automate, elle recherche le parking où l'attend son taxi. Mais, déjà dans sa tête, elle se promet d'écrire ou de rencontrer le directeur de cet hôpital pour lui dire sa manière de penser.

Le taxi est toujours là. Le chauffeur lit son journal. Corine doit faire une tête d'enterrement, car dès qu'il la voit, le chauffeur sort de sa voiture et se précipite vers elle.

- Cela ne va pas, ma p'tite dame ? Vous êtes toute pâle !
- Je voudrais m'asseoir, j'ai la tête qui tourne.
- Venez.

L'homme la prend par le bras et la conduit à sa voiture. Il lui ouvre la portière avant et l'aide à s'installer.

- Je ne sais pas ce que vous avez fait là-dedans, mais je présume que vous n'avez pas eu de bonnes nouvelles.

Corine ne dit rien. La tête en arrière contre l'appui-tête, elle regarde le plafond.

- Dites ! Ça vous dirait d'aller boire quelque chose ! Je suis presque sûr que vous n'avez pas déjeuné ce matin.
- Euh ! je sais plus ! ... Non ! Enfin, oui ! Je veux bien aller boire un café.
- À la bonne heure ! Venez ! Les gendarmes vont attendre un peu, n'est-ce pas !
- Oui !

Corine se tourne vers cet homme qui l'agaçait tout à l'heure et qu'elle trouve tellement humain maintenant. Elle devrait pourtant se méfier de ses a priori.

- Très bien. Je coupe le compteur et je vous emmène déjeuner dans un endroit très joli.
- Mais non ! Pourquoi coupez-vous le compteur ?
- Parce que, ma p'tite dame, c'est l'heure de ma pause. Dites, je travaille trop, vous savez. Je respecte les consignes syndicales qui préconisent des coupures et des pauses régulières. Sinon, c'est l'usine, mon taxi !

Corine se demande s'il n'est pas en train de se « ficher » de sa tête.

- Vous ne voulez pas avoir le syndicat autonome des taxis hyérois sur le dos ?
- Euh ! Non, pas en ce moment !

- Alors, nous sommes d'accord. Tiens, je vous propose un deal !
- Un deal ?!
- Oui, j'apprends l'anglais ! Ça peut être très utile dans mon métier !
- Vous parlez bien, on dirait !
- Pour sûr ! J'apprends un mot par jour : c'est dire si je travaille dur.
- Et vous connaissez déjà combien de mots ?
- Un !

Corine croise le regard de son chauffeur ! Ses yeux pétillent de malice et de joie de vivre. Elle se met à rire. Le chauffeur la regarde, amusé. Ce rire la libère tout à coup de toute sa tension. Il lui faut plusieurs minutes pour se calmer et reprendre son souffle.

- Je me mets en route pendant que vous reprenez votre respiration sinon le café va refroidir et les croissants seront rassis.
- Ah, des croissants aussi ?!
- Ben, oui ! Puisque c'est vous qui payez le petit déjeuner, autant prendre des croissants !

Corine qui reprenait à peine son calme repart à rire de plus belle.

- Dépêchez-vous alors, car en plus il va falloir que je fasse pipi.
- Ouh la la ! Alors, je fonce.

Quelques minutes plus tard et quelques rires en plus, les voilà attablés tous les deux à la terrasse d'un petit café charmant. Une treille, encore peu fournie, pousse le long d'une

armature en fer forgé. La serveuse apporte les cafés et les croissants.

- Allez ! Reprenez des forces. Je crois que vous en aviez bien besoin !
- Dites-moi ! Vous êtes sûr que chauffeur de taxi, c'est votre profession ?
- Pourquoi cette question ? Bien sûr que oui !
- Moi, je crois que vous êtes fin psychologue surtout.
- Ne le dites pas à ma femme alors, sinon, elle va en profiter.

Corine doit reposer sa tasse rapidement pour pouffer de rire une nouvelle fois.

Ils prennent le temps de savourer leur moka odorant et de déguster leurs viennoiseries. Corine lui raconte le pourquoi de son voyage éclair. L'homme l'écoute plein d'attention et de bienveillance. Cette chaleur humaine lui fait du bien et lui redonne l'énergie nécessaire pour la suite.

- Nous y allons ? Votre pause doit être suffisante maintenant.
- C'est vous la patronne.

Le temps de récupérer le taxi et les voilà en train de retraverser la ville pour se rendre à la gendarmerie. Le chauffeur gare son taxi et lui propose de l'accompagner.

- Je connais bien les gendarmes ! Je vais vous aider ma p'tite dame.
- Merci... mon p'tit monsieur !

C'est au tour du p'tit monsieur de regarder Corine l'air surpris.

- Bon ! je suis content. Vous allez bien maintenant ! Allez, venez, je fais la visite touristique du poste.

Ils entrent dans les locaux.

- Oh ! Yves ! Tu vas bien ?
- Antoine ! Mais que fais-tu ici ! Tu t'es encore fait arrêter pour excès de vitesse ?
- Non, coquin de sort ! Je t'amène cette p'tite dame qui a besoin de toi.
- Bonjour madame ! Lieutenant Antalis. Que puis-je pour vous ?

Corine se présente à son tour et lui explique la raison de sa venue.

- Je vois ! Vous voulez bien me suivre dans mon bureau. Antoine, tu veux bien nous attendre ici ?
- Pas de souci.
- Euh, Monsieur... Antoine ! Laissez tourner votre compteur cette fois, s'il vous plait !
- Je vais voir... Avec mon syndicat !

Le bureau du lieutenant Antalis est minuscule.

- Êtes-vous au courant des circonstances exactes de l'accident de votre père ?
- Je sais ce que m'ont dit vos collègues parisiens.

Le gendarme acquiesce.

- Votre père a été retrouvé dimanche matin, au petit jour, sur les rochers de la pointe de Terre Rouge.
- C'est juste en face de l'île !
- Je vois que vous connaissez bien le secteur.
- J'ai vécu ici depuis l'âge de 12 ans, vous savez. Je connais le coin comme ma poche. Mais, dites-moi, sait-on ce qui s'est passé ? Je n'arrive pas à comprendre comment mon père a pu se noyer. C'est

un ancien commandant de la marine marchande et...

- Nous ne connaissons pas encore exactement les circonstances. C'est un marin pêcheur qui a aperçu son corps sur les rochers. Il a averti par radio la capitainerie de la Tour Fondue. Plus tard, une vedette de la SNSM a récupéré son bateau à la pointe du Bouvet. C'est-à-dire à l'opposé de l'endroit de présence du corps. D'après le médecin légiste, le corps fait état d'un nombre important de blessures : coupures, hématomes. Des côtes cassées et un bras en miettes et une entorse à la cheville droite. La raison exacte de sa mort est la noyade. Ses poumons étaient pleins d'eau de mer.
- Tout ça !
- Oui, tout ça ! Pour le moment, rien n'est écarté, mais un fait important est à noter. La veille au soir, la tempête a soufflé sur la côte. Force 9. Cela pourrait expliquer le naufrage et le fait que l'on ait retrouvé le corps si loin du bateau.
- Comment cela ?
- Votre père est, sans doute, passé par-dessus bord. Son bateau a dû poursuivre sa route. Le coupe-circuit était toujours en place quand nous avons retrouvé le bateau. Cela signifie que, comme beaucoup de plaisanciers, votre père n'avait pas passé le dispositif autour de son poignet. Au moment du naufrage, le bateau a poursuivi sa route et votre père s'est noyé avant d'aller se fracasser sur les rochers. Je suis désolé de vous infliger de pareils détails.
- Non, je vous remercie de me dire tout cela même si

c'est dur à entendre.

- Je l'imagine.
- Je n'ai pourtant pas remarqué de blessures sur son visage.
- Vous êtes déjà passée à l'hôpital ?
- Oui !
- Vous savez que nous devons y aller ensemble pour...
- Oui, je sais ! Le charognard de service me l'a expliqué.
- Pardon ?

Corine relate l'accueil réservé par l'employé de la morgue. L'officier ne fait aucun commentaire, mais son regard est révélateur.

- Je sais combien cela peut être éprouvant pour vous, mais nous allons devoir y retourner. Quand pouvez-vous le faire ?
- Maintenant, si vous voulez ! Je suis là pour cela. Je pourrais faire les démarches pour l'enterrement, ensuite ?
- L'enquête n'est pas tout à fait close. Nous voulons encore faire expertiser le bateau. Je pense que d'ici trois ou quatre jours, vous pourrez récupérer le corps de votre père et l'inhumer. Si vous êtes prête, autant procéder à son identification officielle maintenant. Je vous propose de nous suivre avec le taxi d'Antoine... Ah ! J'imagine que vous aurez envie d'aller sur l'île, ensuite.
- Oui, bien sûr ! C'est ma maison !
- Les scellés ont été mis.
- Ah bon ?! Pour quelles raisons ?

- Nous avons trouvé les lieux saccagés. Nous allons devoir aussi prendre rendez-vous pour que j'ôte les scellés et que vous procédiez à un inventaire des biens. Mais je ne peux pas le faire avant demain. Je vous conseille de trouver un hôtel pour cette nuit. Vous savez où dormir ?
- Je vais trouver ! Je suis une grande fille, n'ayez pas d'inquiétude.

Corine retrouve son chauffeur de taxi et, ensemble, ils reprennent le chemin de l'hôpital derrière la voiture de gendarmerie. Le charognard est toujours de service. L'identification se fait rapidement. Corine préfère attendre pour se recueillir d'être seule dans un endroit plus chaleureux. Elle a tellement de questions à poser à son père suite aux paroles du gendarme.

- Je vous laisse ma carte avec mon numéro de téléphone. Dès que vous avez trouvé un hôtel, vous m'appellez et nous prenons rendez-vous pour demain.
- Entendu ! Je vous remercie pour tout.
- Je vous en prie.

Le gendarme se tourne vers le chauffeur de taxi :

- Antoine, peux-tu aider madame à trouver un hôtel ?
- Évidemment ! Qu'est-ce que tu crois ? Que j'allais laisser la p'tite dame croupir dans ta prison !

Le lieutenant Antalis sourit et se tourne vers Corine.

- Antoine va prendre soin de vous.
- Merci encore pour tout Lieutenant.

Le taxi a repris la route en direction de Giens. Corine s'absorbe dans le paysage qui défile. Les choses ont changé

ici depuis tout ce temps. Combien de temps déjà ? Oui, sept longues années qui sont passées si vite. La dernière fois qu'elle a suivi cette route qui longe les marais salants, c'était dans l'autre sens, en suivant une ambulance qui emmenait sa maman. Des images et des souvenirs défilent dans sa tête. Il semble que plus elle se rapproche de son but, plus les images l'assaillent. Des images qu'elle avait refoulées dans un coin de sa tête depuis si longtemps. Des images et des questions. Pourquoi la maison a-t-elle été retrouvée sac-cagée ? Pourquoi son père a-t-il pris la mer durant une tempête ?

### 3. Acte III, scène IV.

Corine a toujours ressenti la même chose quand, arrivé au sommet du petit col, bien modeste, qui surplombe la presque-île de Giens, on descend presque en ligne droite jusqu'à la mer. Dès cet instant, la mer apparaît et l'île aussi : son île ! Un mélange d'excitation, de bonheur et de chaleur s'emparent d'elle à chaque fois.

- C'est joli par ici, quand même !
- Oui, c'est joli ! C'est chez moi ! Il faut que je trouve un endroit pour dormir. Vous connaissez un hôtel ?
- Ne vous tracassez pas. Nous allons aller voir Bébert. Il va vous trouver quelque chose de douillet.
- Qui est Bébert ?
- C'est un ami. Il tient le bar restaurant « la Sirène » sur le port.

Le taxi se gare sur le parking.

- Bébert s'appelle Bernard... Oui, je sais ! Que voulez-vous, à 13 ans, on n'a pas beaucoup d'imagination.
- Vous le connaissez depuis si longtemps ?
- Je vous remercie, on dirait que je suis vieux !
- Non ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! Je....

Antoine Sirula, chauffeur de taxi de son état et bon samaritain en dilettante, hausse les épaules, prend, cette fois, les bagages de Corine et tend sa main dans une direction qu'il emprunte sitôt fait en éclatant de rire.

- Oh ! Bébert ! Encore en train de dormir ou tu fais déjà la sieste ?

- Antoine ! Vieux pirate d'eau douce, tu n'es pas sensé travailler pour nourrir ta famille, fainéant ?

Les deux hommes s'embrassent comme deux jeunes-elles en goguette puis se tapent vigoureusement les épaules en mâles virils.

- Je t'emmène cette p'tite dame qui cherche désespérément un lit pour la nuit.
- Tu trompes Ghislaine ? Encore !!! Pardonnez ma franchise, chère madame, mais vous devez savoir que ce vieux grigou est marié et sa femme est une vraie panthère.
- Mais, veux-tu bien te taire un peu ! La p'tite dame est une cliente qui cherche une chambre pour elle toute seule pour cette nuit.
- Une chambre... mais dites-moi voir, je vous connais !
- Ah bon ?
- Vouï ! Je suis sûr de vous avoir déjà vue ! Vous êtes déjà venue en vacances par ici, non ?
- Oui ! Je suis la fille d'Ernest Liphon...
- Erny ! Notre Erny ?
- Erny ?
- Vouï ! Oh boudiou ! Vous êtes son portrait tout craché. Mais, fais donc asseoir cette charmante dame, Antoine. Dis, tu te rends compte un peu. Oh ! Angelina, viens !

Angelina, la patronne du café restaurant s'avance dans l'encadrement de la porte qui mène à la cuisine. Matrone serait un mot plus adéquat, car c'est une femme plantureuse qui doit aimer la nourriture qu'elle propose à ses clients. Pe-

tite, les yeux noirs et une poitrine largement ouverte sur le large, elle a un sourire permanent sur son visage qui incline le client à payer sa tournée, encore une fois.

- Et, voui ! Qu'est-ce que tu veux encore ? Tu me déranges sans cesse. Tu crois que la bouillabaisse va se préparer toute seule ? Et si au moins, tu venais me donner un coup de main. Mais non, M<sup>o</sup>ssieur préfère blablater avec... Oh, mais c'est mon petit Tonino joli ! Mais que fais-tu là, à cette heure, mon chéri ? Et tu n'es même pas venu me faire la bise. Alors, voilà, tu entres et tu sors de cette maison et tu ne viens même pas me voir. Moi, pauvre de moi, que tu as laissé tomber pour épouser l'autre, là, que même il a fallu que je m'empêgue ce vieux à moitié infirme de la gibelotte qui est aussi fraîche que la soupe de poisson qu'on vend dans le Nord !
- Angelina !!!! Ta gueule !
- Et tu vois comment il me parle...
- Antoine, fais quelque chose, car sinon, je fais un malheur et je l'escagasse.

Antoine se dirige vers Angelina qu'il prend par la taille et l'embrasse sur les joues.

- Mais regardez-moi ce vieux cochon ! Et, toi, tu ne dis rien. Tu me laisses violer sur place, devant la foule amassée, par le premier venu sans lever le petit doigt. En plus devant la clientèle féminine. On va croire que c'est un bouge, ici, maintenant. Madame, installez-vous confortablement et n'écoutez pas ces deux vieux menteurs qui parlent tout le temps que je peux jamais en placer une.

Corine éclate de rire et se ravise tout de suite, pensant que la matrone pourrait le prendre mal.

- Voilà, vous connaissez Bébert et sa sirène ! Ils sont comme chien et chat, mais ils s'adorent.
- Tu devrais vivre avec elle et tu verrais si tu l'adores longtemps !
- C'est une bonne idée, ça ! Antoine, tu m'épouses et tu me fais 8 enfants.
- Bon ! Il est temps que j'aie gagné ma croute. Bébert, je te confie la p'tite dame.
- Vouais ! Mais, avec tout ça que tu m'embrouilles, je t'ai même pas dit !
- Eh non ! tu ne me dis jamais rien.

Corine paie la course à Antoine qui lui remet sa carte professionnelle.

- Si vous avez encore besoin d'un chauffeur, appelez-moi, pas la concurrence. Je fais toujours un prix pour les amis.
- Heureusement, car sinon, j'aurais été ruinée.

Antoine la regarde les yeux brillants de joie.

- Je vois que vous allez mieux après cette rude matinée. Vous avez compris comment on est ici ! Bruyants, mais jamais méchants. Allez ! Vous êtes entre de bonnes mains. Salut les amoureux !
- Oh, Antoine, n'oublie pas ce soir...
- Vouais ! Tchao !

Entre temps, Angelina est venue se blottir dans les bras de son mari.

- Tu ne reconnais pas cette dame ?
- Ben, non ! Je ne vois pas trop ! Peut-être qu'avé mes

lunettes, ce serait mieux !

- Eh, oui ! Mets tes lunettes, va !

Corine a l'impression de se retrouver en plein cœur d'une représentation d'une pièce de Pagnol. Tout y est : le décor, les personnages truculents, le mélodrame et l'accent du Midi. Elle s'assoit et assiste à la représentation.

- Ah oui ! On dirait bien que je me rappelle !
- Alors, qui ?
- Ben, je sais plus !
- Et si je te dis Erny !
- Boudiou ! Le pauvre Erny ! Pourquoi tu parles de ça que je vais encore pleurer toute la journée et que ma bouillabaisse va attraper. ... ma bouillabaisse !!!!!

Angelina se précipite à pas lents vers sa cuisine d'où se dégage une délicieuse odeur de safran et de tomates.

- Elle est impossible, toujours en train de courir pour un rien ! Et pourtant, elle perd pas un gramme.
- Je t'ai entendu, sagouin !
- Vous êtes la fille d'Ernest ! Ma pauvre petite dame. Mais, dites, ça fait un moment qu'on ne vous a pas vue par ici. Vous étiez fâchée avec Erny ?
- Non, pas du tout ! Disons que cela m'était trop difficile de venir ici.
- Oh ! Je vois ! J'imagine que vous êtes venue pour...
- Oui !...

Le voile de tristesse recouvre de nouveau Corine un bref instant.

- ... Je suis passée à l'hôpital pour le voir. À la gendarmerie, on m'a dit qu'il y avait les scellés sur l'île et que je ne pouvais pas y aller avant demain.

En plus, je n'ai pas de bateau. Monsieur Antoine m'a dit que vous pourriez m'héberger pour la nuit.

- Ne vous tracassez pas. Il n'y a pas d'hôtel, ici, mais on va vous trouver un petit coin douillet. Vous voulez boire quelque chose ?
- Non, merci ! Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais poser mes affaires et me reposer un peu.
- Bien sûr ! Venez, suivez-moi !
- Merci beaucoup, Monsieur !
- Ici, tout le monde m'appelle Bébert ! Tout le monde et surtout les amis.
- Entendu, monsieur Bébert !
- Non ! M'ôssieur, c'est bon pour les gens de la capitale qui viennent en été et qui aiment nous faire croire qu'ils sont plus riches et plus intelligents que nous. Nous, on les laisse croire. Bébert, simplement, comme tout ce qui vit ici !
- Entendu, Bébert !
- À la bonne heure !

Bébert mène Corine au premier étage. Ils empruntent un petit escalier qui débouche sur un palier. Plusieurs portes s'offrent à eux.

- Ici, c'est notre chambre. Là, c'est la vôtre. Elle aurait dû être celle de nos enfants, mais nous n'en avons pas eu. Alors, c'est la chambre d'amis, comme on dit dans le nord. Vous êtes ici chez vous, le temps qu'il faudra. La salle de bain et les toilettes sont là. S'il vous manque quoi que ce soit, vous le dites.
- Merci Bébert !
- Quand vous serez reposée, descendez manger avec

nous. On mange dans deux bonnes heures, après le coup de feu !

- Le coup de feu ?!
- Oui, après l'apéro des clients ! Ensuite, on mange la bouillabaisse avec quelques amis.
- Bien entendu !

Corine entre dans la chambre. Elle a un regard attendri, car elle pénètre dans une chambre comme celle qu'elle aurait pu avoir petite fille si elle avait vécu dans une maison normale. C'est presque une chambre de poupée toute rose, de la dentelle au bord des étagères et des poupées, par dizaines, répandues sur le dessus-de-lit en macramé.

Elle pose sa valise sur la table qui n'a jamais connu les devoirs d'une petite fille, ni même servi de support au journal intime abritant tant de secrets ultras confidentiels. Elle va pour sortir des vêtements de rechange quand on toque à la porte.

- Entrez !
- C'est moi ! Je suis venue vous apporter des serviettes si vous voulez prendre une bonne douche après ce long voyage. Je l'aimais bien votre père. Il venait souvent manger avec nous et il aimait rire. J'ai beaucoup pleuré quand j'ai appris le grand malheur. Je le pleure encore ! Tin ! Et c'est pas les oignons qui me font pleurer, car, les oignons, je les épluche le matin quand il fait encore frais et je me mets dehors. Et puis, si je les épluchais maintenant, ils ne seraient jamais assez cuits pour parfumer ma cuisine.

Corine sent qu'elle ne pourra pas endiguer le flot continu des paroles de la brave Angelina. Pour couper court à tout, comme au reste, elle l'entoure de ses bras et se met à pleu-

rer. C'est la première fois, depuis qu'elle a appris la mort de son père, qu'elle peut s'appuyer sur quelqu'un pour soulager sa peine.

- Pleurez donc ma cocotte ! Ça fait toujours du bien de pleurer. Ça soulage.

Cette fois Angelina reste sobre, car elle sait aussi se taire, parfois. Elle passe une main remplie d'affection et de tendresse, sur les cheveux de Corine qui continue de s'épancher. Après un bref instant de silence, elle ne peut s'empêcher de rajouter :

- Moi, je pleure tous les jours ! Pas parce que je suis malheureuse ! Dieu garde ! Mais avé les hommes, il faut savoir pleurer souvent. Ils croient qu'ils ont fait une bêtise et après, les couillons, ils font ce qu'on veut. Les hommes, c'est bête ! C'est vrai ! Mais sans les hommes, on pleurerait tout le temps, aussi.

Corine a du mal à suivre la pensée logique de sa logeuse, mais elle doit avouer qu'elle sait lui faire du bien. Sans doute, Angelina est plus intelligente qu'elle ne veut le laisser paraître. L'éléphant dans le magasin de porcelaine est d'une finesse et d'une agilité peu communes.

- Merci Angelina ! Je peux vous appeler Angelina ?
- Mais, boudiou, pardi ! Comment voulez-vous m'appeler autrement ? C'est Angelina mon nom ! Il manquerait plus que ça qu'on m'appelle autrement que par mon nom ! Et pis, comment on m'appellerait ? Et si on changeait mon prénom, je serais pas foutu de me reconnaître ensuite. Vous vous rendez compte un peu ! Dans le commerce, il faut savoir comment on s'appelle sinon, on ferme boutique, vaï !

- Merci Angelina ! Je m'apprêtais justement à aller prendre une douche.
- Je vous laisse alors ! Reposez-vous ! Votre pauvre papa, mon Dieu quand j'y pense que ça me retourne les sangs, était un ami. Vous êtes la bienvenue ici ! Vous ne trouverez que des amis.
- Merci bien Angelina !
- Ah ! Vous z'allez pas me dire merci à tout bout de champ ! Merci de quoi, en plus ? C'est vrai ça ! Moi, je suis comme ça ! Et c'est pas maintenant qu'on va me changer. Il ferait beau voir, tiens que quelqu'un essaie de me changer. Tin, c'est comme pour me faire maigrir. Il paraît que je suis un peu ronde ? Vous pensez que c'est vrai, vous ?...

Corine va pour ouvrir la bouche, mais elle renonce, car elle vient de se rendre compte qu'il suffisait à Angelina d'entendre un seul son pour commenter, disséquer et philosopher dessus.

- Oh, je sais bien ! Mon docteur me dit souvent que je devrais faire un régime. Mais comment voulez-vous que je fasse ? Si je devenais maigre comme un clou, on dirait qu'on mange mal chez moi. Et il y aurait plus de clients. Finalement, je suis une enseignante vivante. Je me fais de la publicité gratuitement. Et puis, j'aime bien manger, alors !

Corine pousse délicatement Angelina vers la porte. Elle prend sa trousse de toilette et la serviette que la sympathique restauratrice philosophe a déposée sur le couvre-lit et se dirige vers la salle de bain. Angelina continue son soliloque pendant que Corine entre dans la salle d'eau et referme la porte. Angelina poursuit son monologue tout en descendant

l'escalier. En bas, Bébert commente à haute voix ses paroles. Corine appuie sa tête contre la glace froide et respire doucement.

- Pas facile quand même !

Corine prend son temps sous la douche et retrouve un peu d'énergie. Elle enfle une robe légère, des baskets et sort respirer l'air de la mer. C'est en humant ses effluves salines et iodées qu'elle se rend compte combien tout cela lui a manqué. Elle marche en direction de la fameuse « Tour Fondue » qui malgré les ans, ne fond pas. Son papa lui a, un jour, expliqué l'origine de ce nom curieux, mais elle a oublié. En mémoire de lui, elle se promet de rechercher l'explication. Assise sur un rocher, elle contemple le paysage qui a été le sien durant de si belles et trop courtes années. Quand elle est partie d'ici, la première fois, c'était pour faire ses études supérieures et, plus tard, rencontrer Jean.

- Jean !!!

Corine sort le téléphone de son sac. Comme d'habitude, elle doit fouiller un moment avant de mettre la main dessus. Elle compose le numéro. Encore une fois, le répondeur se déclenche immédiatement. Corine soupire et laisse un nouveau message qui vient s'ajouter à tous ceux qu'elle laisse régulièrement. Jean les trouvera à sa sortie de la jungle et la rappellera en lui disant « Bonjour ma poule, je t'ai pas trop manqué ? » et elle lui répondra « Non, pas trop, juste un peu, beaucoup ! ». Mais pour le moment, Jean lui manque terriblement.

Tant que le téléphone est visible, elle recherche la carte de l'officier de gendarmerie.

- Allo, Lieutenant Antalis ? Madame Sarbert !

- Oui, Madame Sarbert ! Vous avez trouvé où loger ?

- Je suis au restaurant « La Sirène » à la Tour Fondue.
- Je vois l'établissement ! Vous êtes bien installée ?
- Oui, merci ! Pour demain, comment faisons-nous ?
- Je vous propose de passer vous prendre à votre hôtel vers 14 h. Nous irons sur l'île avec la vedette de gendarmerie. Est-ce que cela vous convient ?
- Très bien, mais comment ferais-je pour revenir à terre ensuite ?
- Vous avez l'intention de vous installer sur l'île ?
- Évidemment ! C'est ma maison !
- Certes ! ... Il se trouve que.... Mais il vaut mieux en parler demain, directement. Il vous faudrait un bateau. Vous avez le permis bateau ?
- Non ! Hélas ! Au grand désespoir de mon père, je n'ai jamais voulu le passer. Maintenant...
- Je comprends. Demandez à monsieur Langlois. Il vous trouvera certainement quelque chose.
- Qui est ce monsieur Langlois ?
- Ah ! Oui ! Il n'a pas dû se présenter ainsi. J'imagine qu'il a dû vous sortir son couplet sur le « Môssieur » ?
- Ah ! Je crois savoir de qui vous voulez parler, en effet, j'y ai eu droit. Je vais donc demander à Bébert !
- Voilà !

Corine remercie le gendarme et raccroche. En regardant sa montre, elle note qu'il est largement plus d'une heure de l'après-midi et son estomac commence à gargouiller. Elle abandonne à regret ses rochers et son panorama. Un dernier regard vers son île et elle rebrousse chemin.

Le café restaurant « La Sirène » est en pleine effervescence. La terrasse est pleine à craquer. On parle fort et haut, comme savent le faire les gens du midi. On boit aussi. Angelina passe de table en table avec une agilité et une grâce de danseuse peu compatible avec sa corpulence. Elle parle aussi vite qu'elle sert. Bébert, plus calme, se contente de trôner derrière son comptoir. Il s'agite lentement avec efficacité et nonchalance.

- Ah ! Vous voilà ! On attendait plus que vous pour passer à table !
- Vous m'attendiez ?
- Ben dame, voui ! Et on commence à avoir drôlement faim par ici.
- Je suis désolée, je ne pensais pas que....
- Ne soyez pas désolée ma p'tite dame...

Corine sursaute presque au moment où elle s'assoit sur un fauteuil en plastique blanc de jardin de la terrasse, mais en se tournant vers l'homme qui vient de l'apostropher, elle ne reconnaît pas son chauffeur de taxi. Un homme sec et grand, le teint hâlé, une casquette bleue vissée sur le crâne, s'avance.

- Bonjour ma p'tite dame ! Je voulais vous présenter toutes mes condoléances pour le grand malheur qui vous frappe. Erny était un collègue ! Je l'aimais bien et j'ai beaucoup de la peine pour vous.

Corine sent monter des larmes dans ses yeux qui lui brouillent un instant la vue. Elle fait mine de se lever pour remercier l'homme.

- Non, non ! Restez assise, je vous en prie.
- Merci beaucoup, monsieur pour votre gentillesse. Je découvre depuis que je suis arrivée, ce matin, que

mon père était connu et aimé ici. J'en suis heureuse, malgré tout. Il a aimé cet endroit dès la première seconde où il a posé le pied à terre. Sa mort est un grand chagrin pour moi et les circonstances me semblent incroyables.

- Vous permettez que je m'assoie un instant ?
- Faites, je vous en prie !
- Merci ! Pour tout vous dire, c'est moi qui ai découvert votre pauvre papa sur les rochers l'autre matin.
- Oh ! C'est donc vous le marin pêcheur dont m'a parlé le gendarme !
- Vouï, c'est bien moi ! Ce n'est pas la première fois que je trouve un noyé, si je peux me permettre de dire cela devant vous, madame !
- Comment appeler cela autrement ? Mais continuez, je vous en prie. Parlez-moi de mon père !
- Ce n'est pas la première fois, mais je dois dire que je ne comprends pas ce que pouvait faire votre père en mer cette nuit-là !

Corine se penche légèrement vers l'homme.

- Je suis comme vous, monsieur... ????
- Emilio ! Emilio Dimaglio, pour vous servir !
- ... monsieur Dimaglio ! Je ne comprends pas pourquoi mon père a pris la mer sur son bateau alors que la tempête faisait rage.
- C'est vrai que le vent a soufflé fort, cette nuit-là, putaing ! Le vent s'est calmé que sur le petit matin.
- Oh ! Milou ! Tu vas pas m'embêter la petite, des fois ?!

- Eh non, Ange ! On discute !
- Au lieu de discuter à tort et de travers, venez tous les deux vous asseoir à table sinon vous n'aurez plus rien à manger. Les goinfres sont lâchés.

Emilio se lève et invite Corine à le suivre. Pendant qu'ils parlaient, sans qu'elle s'en aperçoive, une partie de la clientèle a déserté le café. L'autre est installée autour d'une longue table rectangulaire. Corine compte au moins 8 personnes. Angelina leur montre deux chaises laissées vides. Corine prend place. Aussitôt, Bébert se lève en tapant sur son verre rempli d'un liquide rosé aux reflets dorés avec la lame de son couteau.

- Mes amis ! Corine ! Vous permettez que je vous appelle Corine ?...

Corine acquiesce de la tête, surprise à la fois par cette familiarité nouvelle et soudaine, et par la popularité dont elle semble faire preuve.

- Voilà, je sais pas bien parler comme Angelina, mais, aujourd'hui, nous avons vu arriver la petite d'Erny qui nous revient par chez nous. D'habitude, le lundi, nous nous retrouvons toujours autour de cette table. Erny ne manquait jamais un seul rendez-vous. Il aimait bien manger et bien boire le vieux pirate...
- Bébert ! Pas devant la petite !
- ... J'ai rien dit, Ange ! Bon, je continue : Erny, que tous ici connaissaient, a décidé de partir et de nous laisser sa chaise vide...

Corine remarque alors seulement qu'une place à table, au beau milieu, est vide. Vide n'est pas exactement le mot, car le verre de vin est rempli du même breuvage que tient dans

sa main Bébert et dans l'assiette fument un poisson et des pommes de terre.

- Vous tous ici, connaissiez bien cet énergumène qui prétendait nous apprendre la mer, à nous ! Il nous expliquait comment prendre le poisson alors qu'il a jamais été foutu de monter une ligne correctement ni d'attraper un poisson...

Les convives se mettent à rire et à commenter bruyamment ce qui semblait être une plaisanterie habituelle concernant son papa. Corine regarde les gens autour d'elle. Tous ont le visage grave, mais l'anecdote de Bébert relative à son père vient de mettre un rayon de soleil sur leur cœur.

- Faut pas oublier que c'était qu'un parisien, au départ !!!
- Vouï, tu as raison Maurice ! Mais toi, n'oublie pas que tu es de Brignoles.
- Et alors ? C'est pas pareil ! Brignoles, c'est quand même de chez nous !
- Et grand couillon, t'as déjà vu la mer à Brignoles ?

Grand éclat de rire général.

- Angelina, si tu m'interromps tout le temps, je finirai jamais.
- Si tu parlais plus vite, on pourrait manger aussi. Tout va être froid par ta faute.

Bébert hausse les épaules.

- Erny est parti et sa fille Corine est là. Ribaud n'est donc plus orpheline.

Orpheline ! Ce mot, sans importance, sonne comme un coup de poing dans la poitrine de la femme. Orpheline ! Sa maman puis maintenant son papa. Corine est désormais

toute seule. Un flot d'émotions qu'elle ne peut endiguer la submerge. Elle fond en larmes. Angelina se lève avec la rapidité de l'éclair, lance sa serviette à la face de son lourdaud de mari et vient s'agenouiller à côté de la chaise de Corine.

- Allons, ma belle ! Bébert est le plus couillon de tous les couillons réunis ici. Tiens, prends ce mouchoir et souffle fort ! Ça fait partir le chagrin. Milou ! Rends-toi utile pour une fois.
- Quoi !
- Quoi, quoi ? Sers un verre de vin à la petite.
- Non, merci ! Je ne bois pas de...
- Ta ta ta ! Sers-là et toi, tu vas boire ce verre. C'était le vin préféré de ton papa et il ne voudrait pas que tu le gaspilles.

Corine prend le verre de vin. À ce moment-là, tous se lèvent, se tournent vers Corine.

- À Erny, notre ami ! lance Bébert.
- À Erny ! répondent en chœur les convives.
- À Papa !

## 4. Pour rien.

Le repas est animé. Toutes ces personnes réunies sont là, comme chaque lundi — un rituel bien ancré dans le petit groupe. Un rituel que personne ne transgresserait. Été comme hiver, beau temps ou tempête, le lundi est, depuis des années, le jour où ce petit groupe d'amis se retrouve, mange, rit, s'amuse et refait le monde, plus beau, plus simple, plus doux pour chacun et le reste du monde. Une sorte de communauté « secrète » dont le but est de peindre le monde, chaque fois meilleur que la veille. Corine ressent beaucoup d'affection pour ce groupe, car elle imagine son père, au milieu d'eux. Elle le voit rire, sans doute. Ce rire qu'elle aimait tant enfant et qu'il avait perdu les dernières années. Elle sait, qu'au moins le lundi, il riait.

Mais, ce lundi-là n'est pourtant pas tout à fait le même. Corine pense à la chanson de Brassens : « *Quand l'un d'entre eux manquait à bord c'est qu'il était mort. Oui, mais jamais, au grand jamais son trou dans l'eau n'se refermait* ». Ernest était mort, mais, même si, comme dans la chanson, son trou était marin, il ne se refermerait jamais dans les cœurs de ses amis. Il fallait bien constater une chose : elle ne connaissait pas son père. Ou, plutôt, elle ne le connaissait plus. Au bout de sept ans de séparation, ils avaient suivi l'un et l'autre des chemins différents. Corine se demande pourquoi ! Pourquoi avoir fui ? Pourquoi avoir tenu un voile de silence entre eux ?

- Alors ma p'tite dame, on est perdu dans ses pensées ?
- Oh ! Emilio ! ... Oui, je dois reconnaître que je suis loin !

- Loin ! Et avec qui ?
- Hum ! Vous êtes perspicace.
- Moi ? Non ! Mais je devine. Votre papa est encore présent ici ! Chacun sent bien sa présence. Il était aimé ici, vous savez ! Moi aussi, je l'aimais bien malgré son foutu caractère.
- C'est vrai qu'il pouvait être, parfois, une vraie tête de mule.
- Parfois !? Vous êtes gentille avec lui ! C'était une bourrique aux pieds salés, mais je dois bien reconnaître qu'il devait en dire autant de moi. C'est pour ça qu'on s'aimait bien.
- Je suis restée absente de nombreuses années. En vous voyant tous, j'ai le sentiment diffus que je ne connaissais pas mon père.
- C'est vrai qu'on ne vous connaît pas trop par ici, non plus. Je me souviens de vous, jeune fille. Mais vous ne veniez presque jamais à terre. Vous restiez sur votre île, comme votre maman. Votre père parlait souvent de vous. Il nous racontait ce que vous faisiez, là-haut, loin dans le nord !
- Ah bon ?! Il parlait de moi ! C'est curieux ! Comment le pouvait-il ? On ne se parlait plus depuis pas mal d'années.
- Cela ne me regarde pas, bien sûr ! Mais, étiez-vous fâchés ?
- Fâché n'est pas le mot qui convient. ...
- Je ne veux pas être indiscret !
- Oh, vous ne l'êtes pas. Mais cela fait appel à des souvenirs qui sont encore par trop douloureux.